

LA PETITE MENDIANTE

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde ;
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours invariable
Pour se perdre dans les déserts.

(REBOUL.)



Le soleil s'était levé radieux ;
la brise, chaude et embau-
mée faisait doucement mur-
murer les feuilles, et cares-
sait la surface des eaux
du lac M***

Quelques oiseaux don-
naient dans les bocages
de ces harmonieux con-
certs, de ces touchantes
mélodies qui impressionnent

et captivent l'âme humaine ; d'autres sautillaient
ça et là, sur le tapis épais de la verdure, annon-
çant de leur petits cris joyeux une journée de
bonheur et de plaisirs.

La nature sortait de son assoupissement plus
belle, plus riante que jamais : la forêt calme et
hospitalière, le lac dont l'onde légèrement ridée
par le zéphyr allait expirer avec murmure sur des
bords enchanteurs, la verdure pleine de mollesse
et invitant au repos, les arbres touffus auxquels
le bruissement des feuilles sous le vent donnait
je ne sais quel mystérieux langage, le champs
couverts d'épis dorés tantôt frissonnant, tantôt on-
dulant sous les souffles doux et légers des vents
d'été, les oiseaux nombreux voltigeant dans l'es-
pace en courbes gracieuses, la voûte immense du
ciel d'un azur foncé, tout dans la nature présen-
tait un spectacle des plus charmants et des plus
gais.

Un si beau matin me donnait la ferme espoir
d'une journée d'aout magnifique.

Fatigué des bruits discordants et de la chaleur
écrasante de la ville, j'étais venu me réfugier à
St-B***, charmant village situé à quelques lieues
de Montréal sur le bord d'une petite rivière dont
j'aimais l'onde tranquille et pure.

Je menais dans ce nouvel éden la vie d'un fla-
neur, d'un homme qui ne sait faire de son temps
et de son corps ; tantôt j'errais dans les champs à
la recherche d'aventures ou de beautés inconnues,
tantôt je dormais en paix sous l'ombre bienfaisante
des grands arbres, au chant mélodieux d'oiseaux
voisins.

En un mot, je jouissais en parfait amateur des
charmes toujours nouveaux toujours aimés de la
campagne.

Ce matin-là, pour rêver à mon aise et écouter
solitaire l'éloquent langage de la nature, je me ren-
dis au lac M***.

Ce lac, qui est situé sur le sommet du mont St.
B***, est un des plus beaux que le Canada possè-
de ; ses eaux limpides, sa rive verdoyante et dou-
cement inclinée, les grands arbres qui tout autour
semblent veiller à sa tranquillité, tout chez lui
a une apparence de poésie qui ne cesse de char-
mer.

Couché paresseusement sur le rivage à l'ombre
d'un chêne à l'épaisse ramure, je m'abandonnais à
des réflexions plus ou moins paradoxales, lorsque
soudain, j'entendis non loin de moi, à une profon-
deur de cent pas dans le bois, pleurer une voix
d'enfant.

Etonné et intrigué, je me levai pour connaître
la cause de ces pleurs attendrissants, et je vis alors
s'avancant péniblement de mon côté une petite
fille, d'une douzaine d'années tout au plus.

Ses haillons et ses pieds nus m'annonçaient une
mendicante ; cependant ses grands yeux bleus, ses
lèvres roses invitaient aux baisers, sa chevelure
blonde aux boucles soyeuses, ses joues pleines et
fraîches, ses traits délicats, donnaient à sa figure
un cachet de beauté frappante.

Les longs sanglots qui soulevaient sa poitrine,
les larmes qui couraient abondamment sur ses
joues émurent, et doucement, m'approchant de
la jeune pauvrete, j'appliquai sur sa petite bouche
un gros baiser, en lui disant :

« Qu'as-tu donc à pleurer ainsi ?

Pour toute réponse, elle leva vers moi un regard
si doux et si pénétrant que tout mon être en fut
troublé ; aussi j'en compris l'éloquence.

Seul ainsi dans cette forêt pleine de mystères,
aux abords d'un lac réfléchissant dans ses eaux l'azur
du ciel, à l'heure où tout chante dans la nature, les
oiseaux et les ruisseaux, le feuillage et les buissons,
cette enfant s'était certainement égarée.

Tout en caressant ses beaux cheveux blonds, je
lui demandai où demeuraient ses parents.

Elle me répondit d'une voix dont le timbre ar-
gentin résonna agréablement à mon oreille :

« Monsieur, maman reste au village ; j'étais ve-
nue ce matin chercher dans cette forêt des fruits
nourrissants pour elle, et je me suis égarée. Ma-
man souffre de la faim, elle n'a rien presque rien
mangée depuis deux jours ; elle attend le maigre
repas que je dois lui apporter, et je n'ai encore rien
trouvé !

Ah ! monsieur, que vous êtes heureux, vous, de
ne point connaître ce cruel tourment, cette terrible
souffrance de la faim ».

Emu des paroles de la petite mendicante, je l'em-
brassai, et la prenant par la main : « Viens, mon
enfant, viens avec moi. »

Non sans avoir jeté un regard de regret sur ce
lac et ces arbres qui me charmaient, je partis avec
ma nouvelle protégée.

Celle-ci ne pleurait plus ; un sourire joyeux
éclairait sa jolie figure ; ses yeux bleus, s'attachant
sur moi, étaient pleins d'une profonde reconnais-
sance et tout son être frissonnait d'allégresse.

Nous primes bientôt la grande route.

Le soleil, arrivé à son midi, dardait sur nous ses
rayons ardents, et rendait notre marche lente et
fatigante.

Au village, j'achetai chez un marchand-fruitier
des fruits succulents.

La petite ne se possédait plus de joie ; elle me
regardait avec des yeux émerveillés et plein de
convoitise.

Les bras chargés de provisions de toutes sortes,
je suivis l'enfant qui, joyeuse et vive, prenait le
devant pour me conduire auprès de sa mère.

Celle-ci habitait sur le bord de la rivière, loin
de toute habitation, un pauvre réduit où je n'en-
traî que le cœur plein de tristesse ; j'y lisais l'in-
fortune la plus grande, la misère la plus réelle.

Une table, deux chaises boiteuses et un miséra-
ble grabat composaient tout le mobilier.

Une seule chose me frappa : c'était un crucifix
suspendu à la muraille ; il avait une telle expres-
sion d'abattement et de douleur que mon âme en
tressaillit jusque dans ses parties les plus intimes.

La mère de l'enfant, agenouillée devant ce Dieu
qui fut pauvre, pria ; au bruit de notre arrivée,
elle se leva, me remercia du regard, reçut dans
ses bras ouverts sa jolie petite fille et la couvrit
de baisers ; c'était une scène sublime de tendres-
se.

La femme ne paraissait avoir qu'une quaran-
taine d'années ; mais ces yeux ternes à demi ca-
chés dans leur orbite, ces traits amaigris, ces lèvres
blanches où errait un sourire amer, ces mains dé-
charnées, ce voile de tristesse couvrant sa figure,
ce corps cachant à peine sa nudité sous de misé-
rables haillons, tout chez elle faisait pitié à voir et
déchirait le cœur.

J'étais navré d'une telle pauvreté.

Ah ! riches du monde, laissez un moment vos
plaisirs et vos orgies !

Pénétrez aux réduits de ces pauvres familles :
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser !
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

REBOUL.

A la vue des fruits nombreux que je déposai sur
la table, la pauvre femme me tendit sa main et
d'une voix que l'émotion faisait trembler : « Mon-
sieur, merci de vos bontés ; Dieu vous en tiendra
compte. Celui qui a pitié de l'indigent trouvera
pitié auprès de l'Éternel au jour du grand juge-
ment. Je prierai pour vous, pour que jamais vous
ne connaissiez les angoisses terribles de la faim,
et pour que le bonheur vous sourit toujours ».

Alors je vis quelques larmes courir sur les joues
pâles de la mère.

L'émotion me gagnait, mais, par respect humain
peut-être, je retins les pleurs prêts à s'échapper de
mes yeux.

L'heure était avancée.

Pressant la main de la pauvre femme, et em-
brassant une dernière fois ma belle petite men-
dicante, je partis tout en leur promettant de les
revoir bientôt.

Le temps avait fui bien vite ; le soleil déjà
disparaissait à l'horizon et jetais ses derniers feux ;
du côté opposé la nuit venait rapidement avec ses
ombres et ses mystères.

Tout dans la nature se taisait ; seul, du fond
d'un taillis, le rossignol faisait entendre ses ac-
cents tantôt joyeux tantôt plaintifs, et ces notes
suaves, données dans le silence qui planait sur la
campagne, revêtaient un charme puissant et divin.

C'était le moment mystérieux du crépuscule ;
c'était

..... l'heure où la nature, un moment recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage,
De la Création le magnifique hommage.

(LAMARTINE)

J'étais heureux et content ! Je pouvais dire au
soir comme l'empereur Titus : « Je n'ai point per-
du ma journée. »

Ah ! que secourir ceux que la misère accable
fait du bien à l'âme !

Pierre Bidard

NOTES HISTORIQUES

En 1887, le juge Baby est élu président de la
Société Numismatique.

A sa mort, le juge Torrance laissa sa fortune,
évaluée à \$70,000, à l'université MCGILL.

Pendant l'année 1886, les NOUVELLES CONSTRUC-
TIONS à Montréal se sont élevées à \$2,143,000, par
mis lesquelles il faut compter deux églises.

L'université BISHOP, de Lennoxville, a été fon-
dée en 1843 par l'évêque protestant Mountain.
Montréal possède une succursale de cette univer-
sité. Elle est sous la direction de l'église angli-
cane.

Par un acte du parlement provincial, passé du-
rant la session de 1888, la communauté des PE-
TITES SŒURS DES PAUVRES établies à Montréal
reçoit des lettres patentes.

Hugh HAYVERN est pendu dans la prison de
Montréal le 9 décembre 1881, pour le meurtre de
William Salter, au pénitencier de Saint-Vincent
de Paul. Hayvern avait assassiné Salter à l'aide
d'un couteau, dans un passage du pénitencier, le
29 juin 1881.

Le CLUB LE TRAPPEUR inaugure ses salles, rue
Sainte Elisabeth, le 1er juin 1887. C'est l'ancienne
résidence du shérif Leblanc. Salles bien meublées,
buvettes, gymnase, billards, etc., s'y trouvent.
MM. le juge Dugas, L. O. David, H. Beaugrand,
P. M. Sauvalle, échevins Perrault et Boisseau et
Achille Dorion (président du club de raquettes Le
Canadien) y assistaient.

M. l'abbé TOUPIN, de l'église St-Patrice, est né à
Montréal. Il fut fait prêtre par Mgr Lartigue en
1837. Il passa ses premières années de prêtrise
comme professeur au collège de Montréal ; il y de-
meura pendant quinze ans et ensuite il alla à Oka.
Il revint à Montréal et fut appointé à l'ancienne
église Ste Brigitte, plus tard à l'église Ste-Anne,
et enfin à St-Patrice.